

## Corinne Philippe

### Réalité *physique*, réalité *psychique* \*

La façon la plus commune de concevoir la réalité, c'est de la situer à l'extérieur de soi, dans les objets du monde. D'un côté le sujet, de l'autre une réalité extérieure et indépendante. La réalité extérieure, c'est cette table et cette chaise, les arbres ou le ciel que j'aperçois de ma fenêtre. Si je tourne la tête, si je quitte la pièce, il y a peu de chances pour que tout ceci n'existe plus. Cette réalité ne dépend pas de moi. Cette idée procure une stabilité psychique évidente pour l'immense majorité des êtres parlants, on y souscrit spontanément – sauf exception qui doit rendre l'existence bien incommode.

Bien sûr, Freud et Lacan ont abordé la question de la réalité de façon bien plus subtile, avec, me semble-t-il, une différence d'approche : pour Freud, la réalité est un champ auquel il faut s'adapter (ainsi de la constitution du fantasme ou du délire comme défense contre le monde extérieur, donnant lieu à une réalité psychique), tandis que Lacan soutient que la réalité du monde extérieur n'est pas quelque chose à quoi l'on s'adapte, mais que l'on construit. Il faut ajouter que la dimension que la réalité exclut, pour Lacan, c'est le réel. Le réel et la réalité sont dans un rapport d'exclusion, la constitution de la réalité implique la perte du réel.

Notons que la définition de la réalité est un sujet de réflexion pour la philosophie, et notamment pour les philosophes des sciences <sup>1</sup>. Pour la plupart des scientifiques, il est acquis que la réalité empirique, celle que nous percevons, n'est pas le dernier mot de la réalité. Il doit y avoir une réalité plus absolue qui se dérobe derrière la perception des choses qui nous entourent.

Quand on y réfléchit un peu, cette idée n'est pas le privilège de la science. Les religions le soutiennent, ainsi que tous les systèmes de représentation du monde. Tous les mythes originaires racontent qu'il y a une réalité voilée, située au-delà des apparences. Depuis toujours et partout, on distingue la réalité perçue d'une réalité primordiale qui se dérobe. L'idée

sous-jacente est que cette réalité soustraite à nos sens nous préexiste, elle est indépendante du discours qui nous sert à la désigner.

Dans la mesure où l'on tient pour acquise l'existence d'une réalité qui ne dépend pas de l'homme, on se demande si et comment on peut y avoir accès. Peut-on ou non connaître une réalité indépendante de nos sens ? Certains affirment que oui. Que l'on pense au satori bouddhiste, au sentiment océanique qui révélerait à l'homme la dimension d'une réalité ontologique. L'homme pourrait avoir la révélation d'une réalité profonde, traverser l'écran qui l'en sépare. D'autres, optant pour la voie rationnelle et platonicienne, avancent que cette réalité est structurée comme un langage, celui des mathématiques notamment.

Le parallèle entre mystique et mathématique peut surprendre au premier abord, mais les liens sont plus étroits qu'il n'y paraît. Lorsque Galilée déclarait que « la nature est écrite dans un langage mathématique », il confirmait la devise de Pythagore : « Tout est nombre », les dieux ont créé l'univers à partir des nombres, toute la réalité physique en dépend. La révolution scientifique du XVII<sup>e</sup> siècle prolonge l'idée d'une essence naturelle des nombres.

Ne résistant pas à une petite digression, je pense à une anecdote rapportée en 1804 par un journaliste, à propos d'un débat qui aurait eu lieu entre le mathématicien Euler et le philosophe Diderot, qui se déclarait athée. L'impératrice Catherine de Russie avait invité les deux hommes afin qu'ils lui prouvent l'existence ou l'inexistence de Dieu. Après avoir écouté les arguments de Diderot, Euler lui clouait le bec de cette façon : « Monsieur,  $e^{i\pi} = -1$  ; donc Dieu existe, répondez ! » Le désarroi de Diderot aurait provoqué les rires de la cour et, gêné, il aurait aussitôt quitté la Russie. Au-delà de l'anecdote, combien est saisissante cette idée que la lettre mathématique est en coalescence avec le réel. Bien sûr on a pu remplacer le divin par d'autres signifiants plus matérialistes, mais on ne renonce pas à l'idée qu'il y a un savoir ontologique dans les mathématiques.

La plupart des mathématiciens sont convaincus que la mathématique est la structure même de la réalité physique, et pas seulement une invention humaine. Il y aurait une grammaire mathématique dans la réalité physique, dans la nature régie par des structures. Notons que ce qui est saisissant dans cette pensée, c'est la coalescence du symbolique et du réel.

Mais voilà où je voulais en venir : les voies religieuses ou mathématiques, bien différentes en apparence, sont fondées sur un principe dit « réaliste », il existe une réalité, qu'elle soit d'essence divine ou matérialiste, qui antécède tout discours. Cette réalité est voilée, ce n'est pas celle que nous

percevons par nos sens. La science se propose de la déchiffrer. On sait que tout ce qu'elle a produit d'important se manifeste sous la modalité de l'impossible : impossible à concevoir par les sens, absolument contre-intuitive.

Le réalisme comporte une idée de progrès, d'accumulation des connaissances. Il y aurait un territoire inconnu à découvrir, et chaque province explorée nous en apprendrait davantage sur la réalité physique. Le savoir qui avance soulève progressivement le voile de cette réalité.

Face aux réalistes, il y a, pour simplifier outrageusement car les ramifications philosophiques sont nombreuses, les « anti-réalistes » (idéalistes, positivistes, pragmatistes, constructionnistes...). Ces anti-réalistes répondent que c'est l'être humain qui invente les lois qu'il croit découvrir. L'homme impose son langage à la nature, il ne parle pas dans le langage de la nature. De ce point de vue, la mathématique est un trait forcé de l'esprit humain, et nullement une écriture du réel, comme le pensent les platoniciens. Affirmer l'existence des nombres indépendamment de l'homme reviendrait à prétendre que la langue chinoise préexiste aux Chinois. La position anti-réaliste affirme que le réel est impossible à saisir en soi, puisque son existence est pensée par notre langage.

Dans *R.S.I.* <sup>2</sup>, Lacan déclare que « le réel n'est rien d'autre qu'une supposition », pour ajouter un peu plus loin que seule l'écriture en donne un trait sensible, en particulier celle du nœud borroméen. « Le réel peut-il se supporter d'une écriture ? Mais oui, et je dirais même plus, du réel il n'est pas d'autre idée sensible que celle que donne l'écriture, le trait d'écrit », dit-il. Or, donner une idée sensible du réel, est-ce accéder au réel en soi ? Dans le séminaire XIV, Lacan use d'expressions comme « le faire réel » ou « l'effet de réel ». Un effet de réel, ce n'est pas une pure émergence du réel, qui reste hors champ. Lacan conserve l'écart entre réel et symbolique, il ne me semble pas qu'il ait jamais cédé à la tentation platonicienne.

Allons un peu plus loin avec les questions que se posent les scientifiques. Bernard d'Espagnat défend une « philosophie de l'expérience » issue d'un positivisme moderne, qui me semble dominer aujourd'hui les conceptions du réel pensé par la majorité des scientifiques. La science consiste à informer le réel par la mesure, et il est impossible d'aller au-delà. Cet impossible n'est pas dû à la faiblesse de nos aptitudes ou de notre technologie, cela ne relève pas de l'impuissance, c'est un impossible structural. Le physicien Pauli estimait qu'imaginer des éléments de réel préexistant à l'observation était se laisser aller à imaginer un réel dont on ne pourra jamais rien savoir. Il s'exclamait : « Une chose dont on ne peut rien savoir

existe-t-elle vraiment, on devrait s'en soucier aussi peu que de la vieille question de savoir combien d'anges tiennent sur la tête d'une épingle. »

Tout cela pour dire que la science des physiciens ne se définit plus comme l'étude du réel. Il n'y a pas d'adhérence entre la réalité observée et le réel. Les résultats de la physique quantique notamment font dire à Bernard d'Espagnat que « l'attribution systématique des phénomènes à une réalité indépendante est, dans l'ensemble, une démarche qui ne s'inscrit pas dans le cadre strict de la science ». Désormais, le réel de la physique n'existe plus que comme phénomène défini par un dispositif d'observation, un instrument de mesure. La manifestation du réel n'est jamais qu'un rapport de mesure. Les physiciens déclarent qu'une particule n'a pas de propriétés, telles qu'une position ou une vitesse, tant qu'elle n'est pas instanciée par la mesure. Autrement dit, la propriété d'une particule est fixée par sa désignation, par un acte de langage. Le réel ne se présente pas dans un état mesurable, c'est la mesure qui en fixe un état. Pour user d'une métaphore qui parlera à tous, le réel c'est le chat de Schrödinger tant qu'on n'a pas ouvert la boîte, un chat dans un état de superposition, mort *et* vif. La réalité c'est quand on ouvre la boîte, c'est l'acte même de la mesure qui l'instancie comme mort *ou* vif. Il est impossible de dire quelque chose du réel qui précède sa mesure.

Ainsi, il me semble que pour les scientifiques, en tout cas pour les physiciens, la réalité c'est ce qui informe, ce qui met en forme le réel, qui, lui, reste définitivement hors de prise.

Carlos Rovelli rappelle que jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle on pouvait penser que le fait d'observer les objets naturels ne les changeait pas <sup>3</sup>, le scientifique était dans une position d'extériorité, il surplombait la nature, il l'expertisait. On pensait que la science déchiffrait le réel. Avec l'avènement de la physique quantique tout a changé, le scientifique et son appareil de mesure font également partie de la nature. Ce que décrit la science, c'est comment une partie de la nature se manifeste auprès d'une autre. La science décrit une relation, comment un objet agit sur un autre objet. Il n'y a plus de séparation, le réel d'un côté, le chercheur de l'autre. On étudie les interactions, et jamais la chose en soi, isolée, dont on ne pourrait même pas dire qu'elle existe.

Le chercheur ne peut pas s'exclure du champ qu'il étudie. Il est dedans, il n'a aucune extériorité. Le point de vue extérieur est un point de vue qui n'existe pas. On ne peut pas sortir du monde pour le regarder.

Bien sûr, ce que ne prend pas en compte la philosophie des sciences, c'est que la constitution de la réalité pour l'être humain n'est pas qu'un

phénomène de conscience. Elle passe par le langage certes, mais aussi par l'identification spéculaire à l'autre. Il n'y a aucune objectivation possible du monde sans cette relation à l'autre. *Je* est un autre, c'est le point de fuite de la psychanalyse, et cela n'est pas le problème des scientifiques. Il reste que les questions ouvertes par les sciences ont un grand intérêt pour nous. Certains énoncés méritent d'être mis en tension, par exemple cette déclaration de Bernard d'Espagnat : « La notion de réalité des objets est rigoureusement subordonnée à celle d'expérience humaine et n'a de sens qu'à travers elle », et celle de Lacan : « Il n'y a pas d'autre entrée pour le sujet dans le réel que le fantasme <sup>4</sup> ». La réalité physique pour la science est-elle un équivalent de la réalité psychique pour la psychanalyse ?

Autre remarque : lorsque Rovelli définit la science comme la description d'une relation, et non pas comme l'étude d'un objet en soi, cela résonne avec la constitution du savoir analytique. Il est très différent, dans le contexte d'une cure, de considérer la réalité psychique comme une propriété particulière de l'analysant ou comme le produit d'une relation avec l'analyste. L'analyste n'est pas hors champ, il instancie la réalité psychique de son analysant en se faisant destinataire du transfert.

On pourrait aussi interroger le statut de l'interprétation de la même façon que les physiciens interrogent l'acte de mesure : l'interprétation est-elle une instanciation de l'inconscient, qui n'était pas dans un état déterminé avant l'acte analytique ? Y a-t-il dans l'inconscient quelque chose de déjà écrit, en attente d'être lu, ou cela s'écrit-il parce que c'est lu, au moment même d'être lu ?

Beaucoup de questions pourraient rencontrer un écho dans nos champs respectifs. L'intérêt que représente la pensée scientifique pour les psychanalystes me semble évident, non pas pour les réponses que l'on chercherait à importer dans notre champ, mais pour toutes les questions qui restent à trouver ou extraire de nos pratiques.

---

\* ↑ Intervention au séminaire du Collège clinique, ccpsO, à Toulouse, le 16 décembre 2023.

1. ↑ B. d'Espagnat, *À la recherche du réel*, Paris, Dunod, 2021.

2. ↑ A. Einstein et M. Born, *Correspondance 1916-1955*, Paris, Le Seuil, 1972.

3. ↑ C. Rovelli, *Helgoland, Le Sens de la mécanique quantique*, Paris, Flammarion, 2023.

4. ↑ J. Lacan, « La logique du fantasme, Compte rendu du séminaire 1966-1967 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 326.